The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

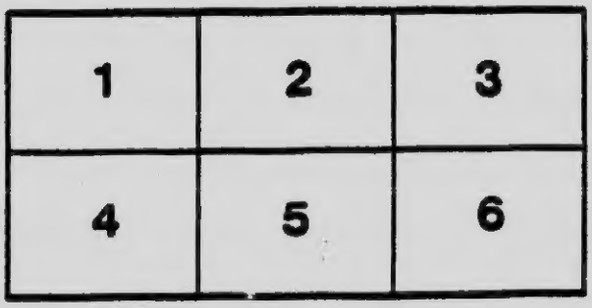
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



Institut Canadien-Français

D'OTTAWA.

Réminiscences

PAR

PASCAL POIRIER

SENATEUR

OTTAWA.
A. Bureau et Frères, Imprimeurs.

1908

/-

Institut Canadien - Français

D'OTTAWA.

Réminiscences

PAR

PASCAL POIRIER

SENATEUR

OTTAWA.
A. Bureau et Frères, Imprimeurs.

1908

AS42
075
c. 2

1 —

INSTITUT CANADIEN-FRANÇAIS D'OTTAWA

Patron

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DUHAMEL,
Archevêque d'Ottawa.

Président d'Honneur

LE TRÈS HONORABLE SIR WILFRID LAURIER,
Premier Ministre du Canada.

Bureau de direction pour 1908-09.

Président —A. T. GENEST, Ingénieur Civil.
Vice-Président —FRANCIS J. AUDET,
Secrétaire-Archiviste—J. M. LALONDE,
Sec.-Corr. —BERNARDIN BOUTET,
Trésorier.—J. E. MARION,
Bibliothécaire. —J. A. CANTIN,
Directeur dramatique M. le Chevalier F. R. E. CAMPEAU,
Directeur musical.—A. M. LAFONTAINE,
Directeur des Cours —G. MATTE,

Conseillers

THÉO. VÉZINA, G. G BARBEAU, J. C. MOTARD,

COMITÉS PERMANENTS
DE
L'INSTITUT CANADIEN-FRANÇAIS

1908-09

FINANCES

M. J. E. Marion.
" J. F. H. Laperrière.
" Albert Campeau.

ENQUÊTES

M. le Chevalier F. R. E. Campeau.
" Auguste Lemieux. C. R.
" Ph. Desilets.
" A. A. Lapointe.

ÉCONOMIE INTERNE

M. Théo. Vézina.
" Jos. C. Motard.
" Henri Dessaint.

Auditeurs.

J. B. Saint-Laurent et Henri Bance.

REMINISCENCES.

L'Institut Canadien-Français d'Ottawa.

REMINISCENCES.

Plusieurs se sont étonnés, apparemment avec quelque raison, que la capitale du Canada, centre intellectuel presque autant que politique, et séjour permanent d'une élite de Canadiens-Français auxquels un dieu, tantôt conservateur et tantôt libéral, fait des loisirs, n'ait jamais eu de revue française.

Cette lacune est, parait-il, à la veille de se combler, et c'est à l'Institut Canadien principalement qu'en reviendra l'honneur.

Ils sont nombreux et variés les services excellents que notre Institut a rendus à la population canadienne de la Capitale. Depuis sa fondation, en 1852, il a été de toutes nos luttes nationales. Pas un effort sérieux ne s'est fait pour la revendication ou le maintien de nos droits, à Ottawa, auquel il n'ait pris une large part. Dans toutes les batailles auxquelles nous nous sommes trouvés mêlés, on pouvait voir, aux premiers rangs, flotter son panache tricolore. Il s'est trouvé à nos défaites, quelque fois; à nos succès, toujours.

Tous les raliements des Canadiens de la Vallée de l'Outaouais se préparaient, se murissaient, autrefois, à l'Institut. Tous leurs grands mouvements nationaux en sont partis.

Là s'est élaboré, en dehors de la politique militante, en autant que la chose est possible au Canada, discrétement, en petit comité, la candidature de la plupart de nos hommes publics, maires d'Ottawa (1) et députés. Joseph Tassé lui doit son mandat fédéral; M. Belcourt l'adhésion de maint conservateurs indécis.

---

(1) Voici la liste des maires français d'Ottawa :— J. B. Turgeon, maire de la municipalité de By-Town, 1853, Eugène Martineau, 1872-1873 ; Dr. Pierre Saint-Jean, 1882-3 ; Olivier Durocher, 1892-93 ; Thomas Payment, 1899-1900. La charte municipale de la ville date de 1855.

C'est que l'Institut d'Ottawa représente, personifie le peuple ; et qu'en dehors du peuple il n'y a guère ici-bas de forces humaines saines et durables. Quand les institutions de création violente ont fait leur temps et disparaissent dans le sang ou dans la boue, le peuple demeure.

Dans un pays libre, le peuple c'est le monde à l'état naturel.

Il y a quelqu'un, disait-on, au dixhuitième siècle, qui a plus d'esprit que Voltaire—c'est tout le monde. Il y a quelqu'un aussi, qui est plus avisé que le premier ministre ; qui est plus grand législateur que Lycurgue ; qui sait mieux que Platon quelle république lui convient ; qui est meilleur patriote que Papineau ; qui a plus de sagesse que Solomon ; qui sait mieux vaincre que l'armée du roi de Prusse ; qui est plus puissant que Napoléon ; qui, à de certaines époques de l'histoire, quand la mesure des privilèges, des abus, des empiètements, des iniquités est remplie et déborde, sait faire demander merci aux superbes qui se mettaient au dessus des lois humaines ; qui est, dans sa colère, plus redoutable et plus altéré de sang que les divinités vengeresses de l'antiquité païenne ; qui, aux temps messianiques, s'est montré plus clairvoyant et plus humain que les Docteurs de la Synagogue ; qui est, à la surface, plus mobile que le miroir des eaux et, au fond, plus permanent que les pyramides d'Egypte ; c'est, quand il rentre dans la possession de ses libertés et de ses droits naturels, le peuple, tout le monde.

La population française de By-Town se trouvait, au milieu du siècle dernier, dans une situation assez difficile. Jœ Montferrand n'était plus là pour la défendre contre les *Chêneurs*, les Irlandais et autres assommeurs en goguette ; les forts à bras de Sorel se faisaient de plus en plus rares, et les trois nationalités, anglaise, irlandaise et canadienne, qui se partagent aujourd'hui la capitale, commençaient, dès lors, à lutter pour la prépondérance. A l'occasion, Anglais et Irlandais, tout comme aujourd'hui, s'unissaient pour accabler les nôtres.

Pas plus en ce temps-là qu'en celui-ci, d'ailleurs, les prétextes ne manquaient. Celui qu'on trouva, en 1851, fut d'exclure les Canadiens-Français d'un cabinet de lecture que les citoyens venaient de fonder en commun

L'Acte d'indemnité de 1849, qui rendait, quoique tardivement, justice aux Patriotes de 1837 et 1838, avait exaspéré messieurs les Anglais de l'Ontario.

Les Canadiens-Français de By-Town n'avaient en ce temps-là ni alliés, ni chefs. En revanche, ils avaient la Saint-Jean Baptiste, que Duvernay venait de fonder.

S'inspirant de la Saint-Jean Baptiste de Montréal, ils fondèrent l'Institut Canadien d'Ottawa.

L'Institut Canadien d'Ottawa est l'œuvre des nôtres, menacés et provoqués; c'est la pensée du peuple se revêtant d'une forme imposante; c'est Minerve sortant armée du cerveau et du cœur de la divinité protectrice des Canadiens-Français de l'Ontario.

Son premier président fut J. B. Turgeon. (1)

Les membres se composèrent d'abord de tout ce que By-Town comptait de Canadiens-Français. Plusieurs parmi eux savaient lire; quelques-uns pouvaient écrire.

---

(1) Voici, du mieux qu'il m'a été pessible de la reconstieuer, la liste des présidents de l'Institut Canadien, depuis sa fondaticn :

ANNÉE	NOMS
1852	J. B. Turgeon
1853	Dr J. C. Trottier de Beaubien
1853	J. B. Turgeon
1854	John Penassina
1855	Dr J. C. Trottier de Beaubien
1856	P. Comte
1857 2 av.	Dr J. C. T. de Beaubien
1857 8 oct.	J. B Richer
1858	Dr J. C. T. de Beaubien
1859	Dr Saint-Jean
1860	Dr Riel
1861	P. Comte
1862	Dr Saint-Jean
1863	Dr Riel
1864	Dr Saint-Jean
1865	J. B. Turgeon
1866	Dr Saint-Jean
1868	J. W. Peachy
1870	Stanislas Drapeau
1871-2	Eugène Dorion, décédé
1872-73	Joseph Tassé, décédé
1874-75	Benjamin Sulte, Emp. Civil en retraite
1875-76	Benjamin Sulte, Emp. Civil en retraite
1876-77	Alph. Benoit, Milice et Déf.
1877-78	Alph. Benoit, Milice et Déf.
1878-79	A. Laperrière, décédé
1879-80	A. Laperrière, décédé
1880-81	Pascal Poirier, Sénateur
1881-82	A. Lusignan, décédé
1882-83	L. A. Olivier, décédé
1883-84	Dr L. C. Prévost.
1884-85	Dr L. C. Prévost.
1885 86	F. R. E. Campeau, Revenu de l'Intérieur
1886-87	F. R. E. Campeau, Revenu de l'Intérieur
1887-88	S. Drapeau, décédé
1888-89	S. Drapeau, décédé
1889-90	E. F. E. Roy, décédé
1890-91	E. F. E. Roy décédé
1891-02	A. Gobeil, Travaux Publics
1892-93	A. Gobeil, Travaux Publics
1893-94	Edouard Aubé,
1893-94	Dr F. X. Valade, pour compléter le terme.
1894-95	Dr F. X. Valade
1895-96	Dr F. X. Valade
1896-97	A. A. Taillon. Banquier
1897-98	F. R. E. Campeau Fonctionnaire public
1898-99	S. Lelièvre, Conseil Privé
1899-1900	S. Lelièvre démissionne avant la fin de son terme
1900-1901	T. G. Coursolles, pour compléter l'exercice
1900-1901	B. Sulte
1901-1902	A. Charron
1902-03	A. Charron
1903-04	A. Lemieux, Avocat
1904-05	S. Genest, Employé Civil
1905-06	J. G. A. Barrette, fonction're
1907-08	Rodolphe Girard, Homme de lettres.

Quand vint le temps de donner un nom à la nouvelle institution, on l'appela LE CERCLE LITTÉRAIRE, sans nullement hésiter et sans demander aux sociétaires aucun brevêt de maîtres es-lettres. Le président savait lire et écrire, cela suffisait pour les besoins du moment. Messieurs les Anglais auraient, tout seuls, leur Cabinet de Lecture, soit ; mais les Canadiens-Français auraient, eux, un *Cercle Littéraire* !

En quittant le Cabinet de Lecture, Turgeon avait dit à Powel et à ses autres amis anglais : le Cabinet de Lecture que nous allons fonder subsistera, lorsque le vôtre sera depuis longtemps oublié.

Suivons le *Cercle Littéraire* de 1852 dans ses avatars et et dans ses déplacements successifs, et voyons jusqu'à quel point la prophétie de son premier président s'est réalisée.

Aussitôt la concorde rétablie entre les Anglais et les Français de la ville, le *Cercle Littéraire*, qui n'avait plus sa raison d'être... littéraire, devint l'Institut Canadien, qu'il est encore aujourd'hui.

Ici se place un incident qui montre combien précaire était l'entente cordiale qui existait, à cette date, entre les deux nationalités principales qui constituaient le Canada-Uni, et combien mal fermées etaient encore les cicatrices laissées ouvertes par la rébellion de 1837-38.

Au greffe, on refusa d'enregistrer la charte : "Constitution et Réglements de l'Institut," parce qu'elle était redigée en langue française Pour leur forcer la main, il fallut l'intervention du grand patriote canadien-français, Sir Georges-Etienne Cartier.

Les premières réunions du nouvel Institut avaient eu lieu dans la maison des pompiers, depuis longtemps disparue, sise rue Cumberland. Cette maison des pompiers manquait de ... décors, sinon de pompe. On démenagea, quelque temps après, dans la salle du marché de la Basse-Ville. C'est là que furent jetés les fondements de la bibliothéque, et qu'un " Cabinet de Lecture " fut crée. Vrai cabinet de lecture, où les ouvriers, le peuple, venaient entendre la lecture des journaux de Montréal et de Québec, que leur faisaient Turgeon, Triolie et ceux d'entre les membres qui savaient lire.

De la salle du marché, l'Institut démenagea, au bout de la rue King, près de la rivière Rideau, dans un vaste bâtiment lequel, après avoir originairement servi de moulin quelconque, avait été converti en salle de manœuvre, puis en une maison d'école.

Et l'Institut prospérait toujours.

By-Town, de son côté, avait également subi de profondes transformations. Le village de 1852 s'était fait ville, en 1855, avec charte et constitution ; et la ville elle-même allait devenir cité, en 1865, et prendre le nom d'Ottawa, pour être la capitale d'un grand empire futur.

A cause du trop grand éloignement, et aussi parce que le local ne convenait plus à la foule qui se portait de plus en plus nombreuse aux séances hebdomadaires, l'Institut, en 1859, fit retour à la salle du marché de la Basse-Ville, plus convenable et beaucoup plus centrale.

Il s'y fit de grandes choses, durant cette seconde station de la rue York. Le gouvernement d'Ontario, à la demande de M. Scott, aujourd'hui *leader* du Sénat, lui octroya une allocation annuelle de trois cents dollars, qui subsiste encore ; l'empéreur Napoléon III, sur les instances du R. P. Tabaret, fondateur et premier supérieur de l'Université d'Ottawa, lui fit présent d'une collection de livres illustrés, soixante et douze volumes, cadeau digne d'une Majesté Impériale ; et la première gazette française publiée en Ontario, croyons-nous, le *Courrier d'Outaouais*, fut fondé sous ses auspices, en 1860.

C'est à cette époque, soit, en 1858, qu'Ottawa fut désigné pour devenir la capitale des Canada-Unis.

A la suite d'une incendie qui, en 1862, détruisit le mobilier, les archives et une partie de la bibliothéque, on déménagea de nouveau.

C'est rue Sussex, en face de l'évêché, que, cette fois-ci, on s'installa.

Jusqu'ici l'Institut avait été surtout à la peine ; il allait être, pour quelque temps, à l'honneur.

Son séjour de la rue Sussex a été la période la plus féconde et, peut-être, la plus glorieuse de son existence. L'âme des Canadiens-Français s'était refugiée dans ses murs. Qui était le premier à l'Institut, dans ce temps-là, était aussi le premier parmi les Canadiens-Français d'Ottawa.

La suite de l'histoire de notre belle institution nationale est connue des contemporains : la fondation du superbe édifice en pierre de la rue York, en 1876 ; sa destruction par un incendie, en 1887 ; une existence flottante et imprécise, après 1887 ; et, finalement, son installation ici dans le Monument National, un des plus beaux et des plus somptueux édifices de ce genre qui existent au Canada.

La bâtisse de la rue York dut son son existence principalement aux efforts persévérants de feu Joseph Tassé. Celui-ci, à son tour, fut redevable de son élection à la Chambre des Communes, deux parlements durant, à la popularité que lui avait aquise son zèle pour l'Institut. Il en fut l'âme, jusqu'à son départ pour Montréal, où la mort l'a prématurément enlevé.

Comme presque toutes les institutions nationales canadiennes-françaises, à l'exception, toutes fois, de la Saint-Jean Baptiste, l'Institut Canadien d'Ottawa a été tenu sur les fonds baptismaux par le clergé catholique.

Mgr Guigues, premier évêque d'Ottawa, en fut le patron et le constant soutien. Son successeur, Mgr Duhamel, l'entoure d'une sollicitude non moins bienveillante et non moins éclairée.

Mgr Guigues avait de l'esprit, énormement d'esprit. Plusieurs qui s'y sont frottés s'en souviennent. Comme tous les hommes vraiment supérieurs, il ne trouvait pas mauvais que d'autres, à l'occasion, en eussent aussi et s'en servissent.

Un jour le directeur dramatique de l'Institut l'alla trouver pour avoir la permission de jouer une comédie dans laquelle il entrait des personnages féminins.

—Je ne puis pas vous autoriser à faire monter des femmes sur les planches de l'Institut, fut sa réponse.

—Mais des jeunes gens, des éphèbes, habillés en femme ?

—Cela vous regarde. Quant à moi les seules robes qui me conviennent sont des robes noires avec des boutons par devant, et bien boutonnées depuis le haut jusqu'au bas.

Avant de s retirer, M. Campeau, puisque je l'ai nomme, obtint que des femmes pourraient chanter dans des opérettes, attendu que, à cause de la voix, il est impossible de leur substituer des hommes, mais dans des opérettes seulement.

A quelque temps de là, le public fut invité à une séance opératique de l'Institut. L'évêque s'y rendit

Au lever du rideau, un chœur composé de tous les figurants entonna—*En roulant ma boule roulant*; et la chanson fut suivie d'une délicieuse comédie de Labiche, avec force caractères féminins.

—Et l'opérette, hasarda Sa Grandeur, un peu intrigué.

—Attendez le deuxième acte, monseigneur, lui souffla le président.

Au deuxième acte, le même chœur enleva *O Carillon, je te revois encore*, et la comédie reprit son cours ?

Et c'est là votre opérette, demanda l'évêque au président ?

—Oui, Monseigneur ; des paroles entremêlées de chant et de musique ; une partie chantée et l'autre jouée.

—Je crois bien que c'est moi qui suis joué, murmura l'évêque. Et souriant, de la meilleure grâce du monde, il resta jusqu'à la fin de la comédie.

Une incident joliment du même genre, dont Mgr Duhamel fut le héros très spirituel, mais que j'hésite à rapporter, quoique ce ne fut pas l'évêque, cette fois-ci, qui fut joué, permet, depuis une vingtaine d'années, à la direction de représenter drames et comedies sur la scène de l'Institut, ou plutot le tolère. C'est ce qui nous vaudra l'avantage, tout à l'heure, d'assister à une première, œuvre de M. Girard, notre Président.

Le théâtre, sous tous ses aspects divers, à toujours fleuri, à notre Institut. Ottawa peut se vanter, depuis qu'il est devenu le siège du gouvernement fédéral, d'avoir constamment possédé de très excellents artistes, avec de non moins excellents impresarios. Anglais et Français ont rivalisé dans l'art de Melpomène et de Thalie.

Les auteurs dramatique, non plus, n'ont pas fait défaut.

Parmi ces derniers brille au premier rang Augustin Laperrière, le bon, le brave Laperrière. Pour ne pas être destinée, peut-être, à pénétrer chez une postérité très reculée, son œuvre dramatique n'en a pas moins eu son heure de célébrité locale.

C'était à l'époque où il n'était pas encore permis de faire figurer des femmes sur le théâtre de l'Institut. Le public demandait des représentations dramatiques ; et les grands comédiens, Chateauvert, Olivier, Filion, Campeau, Jules Lefebvre, voulaient des pièces, mais non pas des pièces de collège, dont le repertoire, d'ailleurs, était épuisé. Pour contenter à la fois et le public et les comédiens, Laperrière trouva une idée géniale, ce fut de retoucher les pièces en vogue sur la scène française et d'en *ôter* les personnages féminins. Cette opération, où il excellait, lui valut le nom d'*ôteur* dramatique.

Un soir qu'on représentait une pièce en vogue, les *Pauvres de Paris*, affranchie de ses personnages féminins, on put lire à l'affiche–

LES PAUVRES DE PARIS

Drame en cinq actes

MIS EN PIÈCES PAR M. AUGUSTIN LAPERRIÈRE

Il y eut foule, ce soir-là, à l'Institut.

Pour confondre et faire taire les mauvais plaisants, Laperrière songea à composer un drame de son cru, une pièce canadienne, fleurant le terroir. Il fit la *Caverne de Wakefield*.

A la représentation, quand l'acteur chargé du rôle principal, Falardeau, dût pénétrer dans la caverne, il arriva que, soit que l'ouverture fut trop petite, ou que Falardeau fut trop gros, il resta arrêté à mi-chemin, sans pouvoir ni remonter, ni descendre.

Il finit, cependant, par passer. Mais comme il lui fut impossible de remonter par le même chemin, la pièce se termina sous terre. Ce fut un des plus éclatants succès dramatiques dont Ottawa se souvienne.

Les pièces à succès de l'Institut n'étaient pas seulement celles qu'on représentait sur la scène. Il y en eut d'improvisées, aux séances hebdomadaires du jeudi, qui mériteraient autant que les autres de passer à la postérité.

Les séances hebdomadaires terminées, c'était, au foyer, je veux dire à la salle commune, l'heure des bons mots, des anecdotes, des histoires. Parmi les conteurs, Oscar Macdonald, le sypathique et spirituel fondateur du CANADA, que nous, ses amis, regrettons toujours, brillait au premier rang. Il avait une verve plutôt caustique, quoique sans mauvaiseté, qui, le plus souvent emportait le morceau. Les victimes de ses bons mots malicieux étaient invariablement choisis parmi ses meilleurs amis.

Un soir qu'il raccontait une histoire bien drôlatique, il s'aperçut que ses auditeurs se dérobaient, l un après l'autre, et passaient dans la salle voisine. Bientôt il n'en resta plus qu'un, Napoléon Boulay.

Il le saisit au collet.

—Tu vas rester ici à m'écouter, toi, au moins, mon m.....isérable, et tu m'entendras jusqu'au bout.

Et tenant sa victime d'une main, et de l'autre gesticulant, il termina l'anecdote commencée.

Les rieurs, cette fois-là encore, furent de son côté.

Les rieurs étaient invariablement du côté de Campeau et de Chateauvert—Chateau, comme nous l'appelions—quand ils

improvisaient quelques unes de leurs inénarrables fantaisies. Au nombre de celles-ci était la préface *obligato* dont se terminaient nos soupers intimes et nos réunions d'amis. Cette préface, chantée sur l'air liturgique, mais avec un refrain français, consistait à dire son fait à chacun des convives, dans un latin de cuisine à mettre les marmitons dehors; mais, en même temps, assez limpide pour être compris par tout le monde.

Ce que personne n'eut osé dire en français, Campeau aidé de l'acolyte Chateauvert, ou ha' auvert escorté par Campeau, le chantait aux convives, en lat. . Personne n'était épargné. Mousseau, Secrétaire d'Etat, se trouvant, un soir, à l'une de nos réunions, se fit dire, ou plutôt chanter, en latin, tout ce que les employés de son ministère avaient de griefs à lui reprocher, et, en même temps, ce qu'ils attendaient d'augmentations de lui. Peu de temps après, le ministre s'exécuta de bonne grâce.

L'Institut Canadien a donné naissance à plusieurs usages, qui sont devenus des institutions de premier ordre, à Ottawa, entre autres, la fête aux huîtres.

Inaugurée vers 1870, cette fête subsiste encore, sans que la rareté extrême du bivalve et la hausse du prix semblent diminuer aucunement le nombre de ceux qui se pressent, chaque année, à ces agapes ultra-fraternelles.

La fête aux huîtres est aux Canadiens-Français d'Ottawa ce qu'est le dîner du Lord Maire aux Anglais de Londres—une affaire nationale et internationale. L'*internationalisme* consiste en ce que ministres fédéraux, sommités civiques, présidents des sociétés sœurs, étrangers de marque, de passage à Ottawa, y sont invités et s'y rendent.

Tout comme à Londres, on y boit et l'on y mange. Mais des huîtres comme les malpèques, les caraquettes et les bouctouches, je dirai avec la chanson: "Ils n'en ont pas en Angleterre."

Tout comme à Londres on y fait des discours; mais, par exemple, bien mieux que chez le Lord Maire, on s'y amuse.

J'en sais quelque chose, puisque, aussi bien, j'étais Lord Maire, en 1881.

Ceci m'amène, et il y a longtemps que je cherchais un biais pour y arriver, à rappeler que moi aussi j'ai été président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, et me fournit l'occasion, à la manière des grands conteurs classiques, Enée chez la veuve Didon, par exemple, de racconter mon épopée.

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

Troie était tombée ; en d'autres termes, l'Institut n'était plus.....sur la rue Sussex ; mais avait, depuis cinq ans, démenagé dans le magnifique édifice de la rue York.

Comme il arrive souvent, à l'enthousiasme qu'on avait vu, quelques années auparavant, lorsque nous étions pauvrement logés, secouer la population canadienne jusqu'à lui faire opérer de grandes choses, avait succédé une indifférence, une apathie presque universelle, maintenant que nous avions pignon sur vue et que nous logions dans un hotel somptueux.

Personne n'allait plus guère à l'Institut, excepté la vieille garde.

Plusieurs causes avaient contribué à en éloigner le public.

D'abord la politique s'était glissé par la porte d'à côté. Les libéraux boudaient sous la tente d'Achille.

Ensuite, il s'était fait un triage—nous sommes au temps où les Castors tenaient encore les clefs du paradis—entre les bons et les méchants ; entre les citoyens bien pensants et les autres.

Etaient citoyens bien pensants, tous ceux qui pensaient comme la classe bien pensante. C'est lucide ce dogme-là, comme vous voyez. Les méchants, c'étaient ceux qui ne faisaient pas œuvre de castors—on les appelait aussi les mauvais catholiques. Ceux-là étaient condamnés aux ténèbres extérieures.

M'étant, un jour, oublié au point de dire tout haut, à propos d'écoles secondaires, que je n'estimais pas un ecclésiastique plus propre à enseigner à nos enfants les sciences et les lettres, si elles lui sont étrangères, et s'il est, au surplus, dépourvu de pédagogie, qu'un laïque à professer la théologie dans un grand séminaire, s'il en ignore le premier mot, on m'avait, quoique conservateur, c'est-à-dire orthodoxe et bon catholique, changé de classe. J'avais cessé d'être un citoyen bien pensant.

Ce qui-là, avait-on décrété en me désignant, ne sera jamais président de l'Institut.

Mélancoliquement je me résignais à mon sort rigoureux.

A quelque temps de là Tassé vint me trouver.

—Poirier, me dit-il, il, faut que tu sois président de l'Institut.

—Jamais, lui dis-je, sentant le poids lourd de mon indignité.

Il m'avoua qu'à cause de la désertion de plus en plus grande du public, l'Institut s'en allait... ..à rien ; et, ce qui

était plus grave, se trouvait dans un sérieux embarras d'argent. Une commission d'hommes d'affaires—il y avait aussi à l'Institut, en ce temps-là, les orthodoxes en affaires—que le président avait chargé d'examiner les finances, avait fait rapport que rien ne pouvait désormais sauver l'Institut que la liquidation (Textuel). Les dettes s'élevaient, je crois, à près de six mille dollars.

Tassé m'expliqua qu'il serait désastreux pour le public, et surtout pour lui, que l'Institut tombât en ce moment-là. Personne ne voulait de la présidence. J'etais son ami, je l'avais toujours été, je pouvais bien faire cela pour lui, dussais-je attacher mon nom à la chute de l'Institut.

La perspective n'était pas brillante. Mais la vanité, la pensée que j'allais devenir président de quelque chose aidant, j'acceptai. Sans enthousiasme et à deux conditions, toutes fois; c'est que sur les treize membres dont se composait le Conseil de direction, j'aurais le choix de sept; et que je pourrais inviter les méchants, les Canadiens mal-pensants, à faire retour à l'Institut.

J'eus carte blanche; on m'accorda tout ce que je demandai, comme à quelqu'un qui va mourir.

Donc, pour reprendre ma narration où je l'ai laissée, nous nous trouvions, à l'automne de 1881, autant de convives qu'en pouvait contenir la salle du festin de l'Institut, attablés devant des pyramides de bouctouches et de malpèques.

Comme l'assistance était non seulement nombreuse, mais choisie, je jubilais, j'exhultais. L'encens des grandeurs me montait capiteusement à la tête.

Malheureusement pour moi, mes meilleurs amis—cette gente est sans pitié—etaient aussi de la fête.

Le discours de Chapleau terminée, Sulte fut appelé à chanter. On savait qu'il avait composé une pièce de vers pour la circonstance.

Voici, à titre d'échantillon, le premier couplet de cette chanson, à laquelle on fit les honneurs du rappel. Elle avait pour titre: *Notre Président.*

Il est du pays
Du pays des huîtres,
C'est là, mes amis,
Le plus beau d'ses titres.

Et cela se continuait six couplets durant.

L'étiquette exige, quand on est chez soi, qu'on trouve ces horreurs-là spirituelles, fussent-elles totalement idiotes, si on ne veut pas passer, aux yeux des convives et de ses amis, pour un manant. Je feignis de trouver la chose plaisante. J'en fis même quelques mots, que j'estimai assez heureux.

Christin, un autre de mes amis, croyant sans doute que tout cela me faisait réellement plaisir, se retira et revint, à la fin du souper, avec six autres couplets s'adaptant à un air connu, qu'il chanta de sa voix de Stentor—

3e COUPLET

Chacun fit ce qu'il savait faire :
Monsieur Chabot fit un discours ;
Pinard a bien voulu se taire,
Et Poirier fit des calembourgs.
L'esprit que celui récite
A sa source dans un carton ;
Et les calembourgs qu'il débite
Nous font douter de sa raison.

A toute chose il faut une mesure ; tout vase a des limites à sa capacité.

J'avais été, il me semble, héroique. Je devins bientôt pusillanime—un roseau m'abattit—voici à quelle occasion.

M. Bélanger, cette année-là, publia un volume de poésies intitulé *Mes Vers*.

Toutes nos gloires nationales y sont chantées. Une pièce me fut naturellement dediée, en ma qualité de Président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa. Voici comme elle commence.—

Mon cher Président,
Sous ta présidence,
L'Institut attend
Des jours d'abondance ;
Bon ! Bon !
La faridondaine,
Gaie ! gaie !
La faridondé
Des jours d'abondance !....

Nous faisions précisement, à ce moment-là, des efforts surhumains pour parer à la banqueroute.

Le lundi après que la recueil de M. Bélanger eut paru, je reçus par la malle un dessin représentant une corne d'abondance, tenue par quelqu'un qui me " ressemblait comme un frére." Au bas de la caricature se lisait le couplet que je viens de citer.

Le lundi suivant, nouveau dessin, nouveau couplet. Chaque lundi que le bon Dieu ramenait m'apportait une strophe nouvelle du poême de M. Bélanger, avec une caricature nouvelle. Cela dura autant de lundis que la pièce à mon adresse a de couplets, deux ou trois mois.

Je n'y tins plus; d'autant que mes tortionnaires m'étaient tout a fait inconnus, et que, dans le tas de mes amis, je n'osais en désigner aucun, de peur de me tromper, quoique je les soupçonnasse tous.

Si je rapporte ces icidents intimes et personnels, ce n'est pas précisement pour me vanter; mais pour montrer à la génération présente ce qu'était l'Institut Canadien en 1881.

Lusignan, qui me suivit, et Olivier, et le Dr Provost, et les autres présidents de cette période là, n'eurent pas la partie plus belle; excepté que durant l'année de présidence de Lusignan (lui aussi n'en fit qu'une seule) l'Institut fut veritablement un cercle littéraire, et que sous les deux années de Prévost, ce fut le rendez-vous de tout ce que la capitale comptait de " beaux esprits."

L'événement particulier le plus considérable qui se soit passé à l'Institut e[illegible] sans contredit, le Cours d'histoire que fit Benjamin Sulte, durant l'hiver de 1882, et qu'il a publié ensuite sous le titre de *Histoire des Canadiens-Français.*

Sulte raccontant, chantant l'épopée canadienne de l'ancien régime, est l'un des causeurs les plus puissants—rien du rhéteur ni du declamateur, chez-lui—qu'il m'a été donné d'entendre. Le tout Ottawa remplissait la salle de l'Institut, les jours de son cours d'histoire.

C'est à l'Institut que la jeunesse canadienne d'Ottawa, appartenant à la génération qui précéda celle-ci, est redevable de la fondation, en 1873, du Club des Débats, école d'élocution où se sont formés et d'ou sont sortis plusieurs des premiers orateurs et desplus utiles citoyens de la capitale. Nommons Eventurel, Tassé, les deux Olivier, le Dr Valade, Edouard Beauset, Oscar MacDonald, Gobeil, Charles et Louis Taché, Globenski, Marier, Pigeon, Tetu, Dionne, pour n'éffleurer que le dessus de la corbeille.

Elles sont positivement épiques les luttes parlementaires qui se sont livrées pour la possession et la retention du pouvoir, ministériel au *Club des débats* : car c'était une institution strictement parlementaire, avec un premier ministre et son cabinet d'uncôté ; unchef d'opposition et ses partisans, de l'autre, et un orateur tranchant tant soit peu de l'autocrate.

Toutes les ressources, sauf l'argent, dont un gouvernement régulier et malhonnête sait disposer pour se maintenir au pouvoir, furent mises à contribution, au *Club des débats*.

On allait solliciter des recrues par tous les quartiers de la ville, en faveur de l'un ou de l'autre parti, tout comme on sollicite des votes à une élection politique. Les consciences étaient tiraillées sans merci. Tel chef de cabinet n'hésitait pas, pour detacher un membre influent du parti opposé, à faire miroiter à ses yeux les étincellements d'un portefeuille ministériel. Tel, un gouvernement fédéral ou provincial.

Facilis descensus averni. Quand le Club fut dénoncé du haut de la chaire et finalement supprimé, vers 1878, plusieurs de ses membres étaient mûrs pour la politique. A preuve, c'est que le dernier ministère s'était maintenu, trois mois durant au pouvoir, avec une minorité de votants pour l'appuyer.

Un fait que plusieurs ignorent et qu'il vaut la peine de rappeler, c'est que l'idée première de la *Société Royale du Canada*, fondée ensuite par Lord Lorne, a germé à l'Institut canadien d'Ottawa.

En 1877, à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation de l'Institut, J. C. Taché, Joseph Tassé, Benjamin Sulte, Alphonse Benoit etquelque autres littérateurs de la capitale,fondèrent la *Société Littéraire du Canada.* Le but de cette société était de grouper tout ce que le Canada comptait décrivains de marque et de les mettre périodiquement en rapport les uns avec les autres, les réunions annuelles devant avoir lieu, à tour de rôle, dans l'une des grandes villes du *Dominion.*

La première réunion se tint à Ottawa. S'y rencontrèrent, ou en tous cas y furent invités, Chauveau, Buis, Legendre, Bourrassa, Faucher de Saint-Maurice, l'abbé Casgrain, Poisson, Néré Beauchemin, Frechette, Eventurel. Donnely, Marchand, DeCelles, Prud'homme, Nantel, Routhier, Provencher, Oscar Dun, Dansereau, Bellemare, David, Tremblay, Tarte, Tardivel, Gagnon, Gelinas, Levasseur, Prendergast, Chouinard, sans compter le contingent assez considérable fourni par Ottawa et les invités de langue anglaise. Chauveau présida la réunion.

Il serait assez difficile, malgré les progrès que nous faisons, parait-il, dans les lettres, les sciences, et les beaux-arts, de rassembler, aujourd'hui, plus de talents incontestés, de former un groupe de Canadiens-Français plus brillant, que celui qai se réunit à l'Institut Canadien d'Ottawa, en 1877.

Le gouverneur général, frappé de l'éclat des lettres françaises au Canada, s'aboucha avec Faucher de Saint-Maurice ; et, avec le concours du gouvernement, fonda la *Société Royale du Canada*, sur le modèle ébauché de la *Société Littéraire* de l'Institut-Canadien.

Et, désormais, le nom de Lord Lorne sera porté sur les ailes des lettres Canadiennes,aussi longtemps que la langue anglaise retentira dans l'enceinte du Parlement Fédéral, et que le doux parler de France, sera enseigné dans les écoles de la Province de Québec, c'est-à-dire aussi longtemps que durera le monde.

Ce que Lord Lorne a fait pour les lettres et les sciences, Lord Grey est en voie de le faire pour la musique et le théâtre. Les noms des deux nobles Lords iront ensemble à la postérité, à coté de celui de Richelieu, fondateur de l'Académie française.

Où en est aujourd'hui notre Institut Canadien ? Assurément il n'est pas mort, puisque, après plus d'un demi siècle de fécondité, il retrouve encore assez de vigueur pour lancer la première revue française publié en Ontario.

Mais il passe assurement à travers une crise dangereuse. Que ceux à qui ses destinées sont aujourd'hui confiés me permettent de leur appeler que l'Institut a été fondé par les Canadiens-Français d'Ottawa pour les Canadiens-Français d'Ottawa ; et que, s'il était bien démontré que l'intérêt des notres demande, par exemple, que le *Monument National* et l'Institut Canadien, qui, divisés s'affaiblissent mutuellement, en jarrivent au plus vite à une entente cordiale, peut-être serait-il non seulement de l'intérêt, mais du devoir des sociétaires de l'une et l'autre institution de se fusionner, afin de former ensemble la plus utile et la plus forte organisation nationale qui soit vue à Ottawa.

PASCAL POIRIER,

(Ancien Président de l'Institut.